

Gitty pouvait ne pas être douée de cet instinct délicat des convenances que beaucoup ont en partage ; elle pouvait être moins sur ses gardes contre l'infidélité de l'homme que beaucoup de jeunes filles de son âge, mais son cœur était libre et sans tache ; elle ne pensait pas à mal et ne craignait personne. Toutes les attentions de Rodolphe, elle les avait reçues comme l'expression gracieuse d'une bienveillance honnête à son égard. Elle les accueillait en toute honnêteté d'âme, et comme ces témoignages se renouvelaient souvent et à de courts intervalles, ils gagnèrent peu à peu son cœur. Rodolphe fut associé de plus en plus aux jours heureux de sa vie ; sa présence semblait nécessaire pour lui faire déployer à son aise toute sa gaieté. Dans chaque vision de beauté qui traversait sa jeune âme, il était toujours la figure rayonnante ; dans ses rêves, la nuit, et dans ses rêves plus vivants du jour, où son esprit se réfugiait loin de la réalité et se baignait dans les délices des pensées les plus mystérieuses, il était le seul dont les vertus, comme elle se les représentait, éclairassent la scène tout entière d'une éclatante beauté. C'est ainsi qu'autour de son cœur jeune et sensible s'était par degrés enroulée la chaîne fatale, plus forte maintenant que l'anneau de fer qui enlace le crime dans les prisons.

La petite famille de White-Cottage n'est plus en deuil. Les vêtements noirs ont disparu et le temps a doucement fermé les cruelles blessures du passé. Leur humble demeure s'épanouit au milieu de mille embellissements, œuvre de leur mains. Des fleurs et des plantes égayaient le dehors ; l'ordre, la propreté et le goût réjouissent le modeste intérieur ; ils n'ont pas connu de besoins réels, bien qu'ils soient condamnés, par des ressources restreintes, à une économie rigide.

Fidèle à sa promesse, James a consacré au soutien de sa mère et de ses sœurs la plus grande partie de ses appointements : l'entretien d'une mise convenable, voilà tout sa dépense personnelle. Parfois il a pu aller passer quelque temps avec elles ; et chacune de ces heureuses visites, révélant de nouvelles et charmantes qualités, a resserré les liens de leur amitié ardente et pure.

Les craintes qui étaient venues autrefois assaillir le cœur sensible d'une mère et avaient tourné ses regards vers un avenir dont sa tendresse aurait voulu conjurer les orages, se sont évaporées depuis longtemps. L'esprit généreux du jeune homme brille aux yeux maternels de toute sa pureté et de tout son éclat ; elle sent que ses prières ont été exaucées et aspire, pleine de confiance, au

jour où son noble enfant occupera en face de ses compétiteurs un rang digne de lui. Trois années donc ont soulagé leur détresse et confirmé leurs espérances. Autour de cette petite famille resplendit une chaude et vivifiante lumière qui éclaire et anime le paysage où sont groupés tous leurs intérêts, et dore des reflets du bonheur jusqu'aux nuages qui menacent encore leur horizon.

IX.

C'était un samedi soir, assis dans un cabinet d'étude propre et commode, entouré de ces richesses que les âmes élevées et puissantes de tous les siècles ont léguées aux générations futures, le révérend M. Wharton achevait sa pieuse tâche pour le dimanche prochain, lorsqu'on frappa à la porte.

Le domestique annonça que M. Tightbody était en bas et désirait voir M. Wharton seul.

"Faites-le monter, je vous prie."

M. Tightbody n'a guère changé depuis que nous l'avons vu. cependant sa figure ronde est devenue un peu plus ronde, et son habit serait peut-être un peu plus difficile à bou-tonner. L'expression de son visage, quand il entra, n'était pas de celles que trahissait d'ordinaire cette calme physionomie. Triste présage ! ses couleurs avaient disparu, et tout en saluant M. Wharton et lui adressant la parole, sa voix tremblait ; la main qu'il lui tendait était froide comme la glace. Il prit en silence le siège qu'on lui offrait et tirant un journal de sa poche :

"Je viens du Point, monsieur, où j'ai par hasard jeté les yeux sur cet article de journal. Peut-être, monsieur, avez-vous eu des détails plus précis de sa famille et pourrez-vous m'éclairer !"

Il le tendit à M. Wharton, et d'une main tremblante indique le paragraphe. M. Wharton était d'un tempérament très-nerveux et l'agitation évidente de M. Tightbody ne tarda pas à l'émuouvoir. L'article était parmi les nouvelles du jour.

Vol. — "Un vol d'une somme considérable a été commis hier au préjudice de MM. G. et A. Hunt, rue... Les soupçons sont tombés sur un jeune homme du nom d'Edwards, commis de la maison. Les charges qui pesaient sur lui ont été assez fortes pour nécessiter son arrestation immédiate et sa mise en prison, faute de cautionnement.

"La somme prise à MM. Hunt s'élève à 6000 dollars. On suppose que le jeune homme les a dissipés au jeu. Jusqu'à ce moment sa conduite a été irréprochable. On dit qu'il était le soutien de sa mère et de ses

deux sœurs."

M. Wharton lut l'article d'un bout à l'autre ; puis, se tournant pâle et hors de lui vers M. Tightbody qui l'observait avec angoisse :

"Cela peut-il être vrai ?

—Je ne sais pas, monsieur. J'ai vu ce journal, comme je vous l'ai dit, au Point, et ne sachant que faire je vous l'ai apporté, monsieur.

—Alors vous ne l'avez pas montré à Mme Edwards ?

—Pas une âme ne l'a vu dans la ville, excepté vous.

—Personne ne reçoit ce journal ici ?

—Non, monsieur. On ne reçoit de la ville que celui que vous recevez vous-même, et il n'arrivera pas avant les premiers jours de la semaine.

—Il faut agir avec prudence, monsieur Tightbody, et bien se garder de faire circuler ces terribles nouvelles. La famille doit en être informée avec toutes les précautions possibles. Mais qui se chargera de l'avertir ?

—Et quel autre que vous, monsieur Wharton, est capable de remplir une telle mission ? Je ne m'en chargerais pas pour tout le pays qui s'étend d'ici à l'Océan

—On peut s'être trompé, après tout ; mais si vous voulez me laisser le journal, monsieur Tightbody, j'essaierai de faire de mon mieux et d'agir selon les circonstances. Quand cela est-il arrivé ? Hier ?

—Le journal est daté d'hier, monsieur ; ce triste événement a dû arriver jeudi

—Jeudi ; la famille a déjà eu le temps d'en être informée : peut-être échapperons-nous à la triste nécessité de leur apprendre nous-mêmes ces nouvelles. Je pense, monsieur Tightbody, que j'attendrai jusqu'à lundi prochain. Ayez soin que ce bruit ne se répande pas d'ici là.

—Je réponds du secret, monsieur."

Après le départ de M. Tightbody, M. Wharton relut avec attention l'article, puis se leva et se promena dans la chambre, en proie à une grande agitation. Il s'était contrainst pendant l'entrevue, mais une fois seul, ce triste événement lui apparut dans toute son horreur. Il aimait tendrement cette famille ; il aimait ce jeune homme ; il aimait presque d'une affection paternelle l'aînée de ses sœurs, qui pendant trois ans avait été sous sa direction. Sa douceur, ses attentions respectueuses, son esprit brillant, ses sentiments ardents, tout chez elle lui avait gagné le cœur.

Et maintenant, comment allait-il s'y prendre ? Irait-il leur montrer le papier fatal ou attendrait-il qu'elles lui demandassent des détails à ce sujet ? Chacune des alternatives présentait un aspect sinistre.

Le dimanche approchait. Il attendait que le service divin les eût dis-